



ENTRER EN RÉSONANCE

NUMERO 1
TAUREAUX

REVUE
HAMADRYADES

Du combat.

L'étreinte
Texte et illustration,
Jérôme Vaspard
2023

Il me fallait devenir libre. Me défaire de la chaleur d'une société qui certes me maternait mais m'étouffait aussi. Bref, je devais à mon monde mon propre sacrifice, pour enfin renaître. Pour enfin me connaître. Quitter l'enfance, ou y entrer à nouveau, mais en toute connaissance de cause.

Terrasser le monstre que l'on devient lorsque l'on suit les chemins tracés. Ceux là même qui nous masquent pour ne laisser voir que ce que le monde tolère de nous.

Fidèle au *kairos*, l'instant est là. Pour le héros il s'agit de se battre et pour l'autre de se frotter à la légende, en espérant y entrer un jour. Faire de soi un être-au-monde, conscient de lui même. Libre.

Pour moi, l'arène fut un ring. Par amour du corps d'abord, et par l'appel du sang ensuite. Pas celui de l'autre, non. Pour le goût de celui qui vous ruisselle dans la bouche, surpris dès les premières secondes : vous n'entrez jamais dans le combat qu'au premier coup reçu. Je me demande encore aujourd'hui si je n'offrais pas mon visage pour que ce délicieux rappel me connecte à ma conscience. Je devenais enfin un autre. Peut être étais-je moi même l'animal. Les jours avant cette rencontre, on pense à l'Autre. Comme l'amoureux transi qui attend son rendez vous. On rêve l'Autre. Il serait facile d'entretenir la haine mais non, c'est ailleurs. On entre dans son corps pour anticiper les regards, les attitudes, les mouvements. Cet Autre est désincarné. J'étais lui avant même que de le rencontrer. Je devenais son empreinte en tout cas celle que je me construisais. J'étais moi face à lui ou plutôt moi face à moi. C'est ce que je recherchais probablement. On ne se mesure jamais complètement à l'Autre. On se mesure avant tout à soi même. L'Autre, vous l'aimez pour ça. On peut appeler les accolades de fin de combat: respect, mais moi j'y vois l'amour de celui qui vous a fait vous rencontrer. Qui, par don ou par intérêt mutuel, s'offre à vous, dans tout ce qu'il a de plus authentique et de plus vrai. L'admiration comme on dirait aujourd'hui pour ne pas passer pour faible, ou pire, sensuel aux yeux du monde. Mais enfin il faut aimer pour monter sur ces tréteaux de cirque. N'avoir ni peur de l'Autre ni de soi mais surtout avoir la conscience des deux, du couple ainsi formé.

Si j'ai accepté de m'étreindre à de multiples reprises avec cet Autre dans cet endroit délimité par quatre bouts de ficelle qui vous enferment, captif volontaire de ma propre volonté, c'était pour me ressaisir et enfin me redonner au monde.



Par hasard géographique, j'ai du me confronter aux hommes comme le veut la coutume des gens de l'Est. J'aurais été de ces peuples du Sud, qui m'ont aujourd'hui adopté, je serais certainement de ceux qui courent les arènes et celui que j'aimerais serait Toro. Et ma renaissance se ferait alors Minotaure.

Chant d'Honneur

par Laurent Devèze
Philosophe et
critique d'art

« *Ce sont les martyrs qui font la foi plutôt que la foi ne fait les martyrs.* »

Miguel de Unamuno

« *Un vrai martyr c'est quelqu'un à qui l'on refuse aussi ce titre.* »

Stanislaw Jerzy Lec

Pendant des millénaires, l'homme sacrifia le taureau. Le bœuf plus souvent, la chèvre parfois, et même le lapin dans les cas d'extrême urgence, mais l'étalon cornu régnait tout en haut de l'échelle sacrificielle.

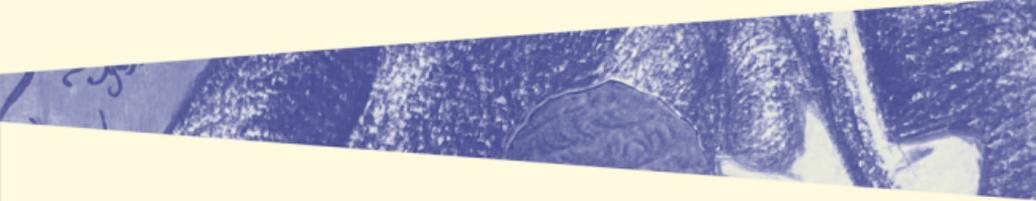
La scène nous est bien connue : le grand prêtre ou le général plongeait son glaive sacré dans le cou de l'animal qui beuglait épouvantablement, pliait les genoux sous le choc, puis, s'affalait d'un bruit sourd sur le sol ensanglanté. Enfin, il agonisait tandis qu'on lui fouillait déjà les entrailles et que les servantes du dieu des victoires dansaient en transe, les yeux révulsés, pataugeant dans les viscères. Disons le plus simplement, avant les batailles et lors des plus grandes célébrations tribales, l'égorgement était de rigueur. C'était la fête.

Dans le débat d'aujourd'hui les uns évoqueront, dégoutés, le Père Ubu ou fredonneront, ironiques, le « faut que ça saigne » de Boris Vian ; les autres, se réclameront précisément de la permanence de ces rituels et se draperont, trop facilement peut-être, dans le manteau soyeux de la nuit des temps. Image pour image les uns se rêveraient en compagnie du Minotaure de Picasso et les autres se verraient plutôt, humiliés et culs nus, au cœur du labyrinthe du Satyricon de Fellini.

Et ainsi, ce ne sera pas la moindre difficulté de ce tout petit texte, de tenter d'attirer l'attention sur une autre problématique, celle propre au martyr, celle qui nous enjoint à considérer le sacrifice possible de l'humain. Car, en effet, le taureau, parfois triomphe, ou du moins blesse et lorsqu'il blesse, il blesse *gravement*.

Le corps de ces éphèbes contemporains en témoigne, ils sont marqués à vie par ces combats qui, quand ils ne le tuent pas tout à fait, les trouent, les déchirent et leur tirent des larmes de chair.

La souffrance à l'œuvre dans la corrida n'épargne jamais tout à fait le jeune homme bariolé, version meurtrière du sol y sombra.



Disons-le tout net, il ne s'agit pas ici d'entrer dans le non-débat qui voit s'affronter deux croyances, deux soliloques en « pour » ou « contre », avatar de cette pensée de robinet ouvert/fermé qui sied mieux aux réseaux sociaux qu'à la sereine impassibilité de nos pages blanches. Ici, il convient de s'attarder un instant sur une souffrance souvent tue, comme si la reconnaître niait celle du taureau, cette douleur de l'homme, jeune écorché qui s'écroule sur le sable, parfois blessé à mort. Personne pourtant ne considère que plaindre la famille écrasée sur la route par le passage d'un chevreuil n'empêche que l'on reconnaisse la mort atroce de l'animal, les yeux écarquillés dans les phares.

Ici, savoir raison garder serait admettre que le jeune homme en habit de lumière si souvent souffre et qu'il sait pouvoir un jour se donner en pâture au taureau, jeune prêtre devenu offrande, à cette Bête, incommensurablement plus puissante que lui.

Et en effet, que sont ses exercices de musculation ou son agilité de gazelle, devant les assauts répétés du minotaure ? Certes, il peut tel le boxeur célèbre, jouer l'abeille de son dard rapide mais si la montagne de chair et de cornes l'effleure s'en est quasiment toujours fini de lui. Indiscutablement, il gagne presque toujours (ce que les anti-corridas rappelleront sans erreur), mais la philosophie peut s'intéresser à ce presque qui cache la civière, les dizaines de points de suture et la tuméfaction de chairs qui mettront des mois, voire des années à cicatriser. Dans cette course si singulière c'est ce pilote de formule 1 qui agite le fanion espérant voir son énorme voiture foncer sur lui à pleine vitesse ; et être percuté par un tel engin est un choc dont on se rappelle à vie. À mort aussi parfois.

Car souvent, il lui faudra des nuits hésiter au bord du Styx, espérant que les perfusions le maintiennent en vie pour d'autres combats, lui épargnant pour cette fois, le funeste et définitif passage.

Encore une fois, l'agonie possible de l'adolescent n'enlève rien aux cruautés subies par le taureau, mais il faut refuser de détourner la tête devant elles ou de les considérer comme un épiphénomène.

La possibilité de la mort du torero à la figure d'ange (l'homo érotisme des arènes mériteraient aussi une analyse mais échappons pour le moment au lynchage) est comme consubstantielle au combat taurin ; il y a risque, aussi rare soit-il, et il n'est peut-être pas inintéressant de nous interroger : pourquoi un tel frisson nous parcourt-il lorsque ce curieux danseur crétois tombe encorné ? De quelle macabre complaisance faisons-nous preuve quand le sang humain coule sur le sable de l'arène ? Et si la parenté des flagellants avec celle du torero se faisait plus significatrice qu'il n'y paraît ?

Le torero témoignerait alors de notre fragilité essentielle, la

même qui s'exprime dans les fresques de danse macabre où la peste entraîne les rois d'un moment comme les paysans de toujours dans l'ancre de la mort. De Bâle à la Chaise-Dieu l'on est toujours fasciné d'un spectacle dont la fin hélas nous est pourtant bien connue.

Ainsi le jeune homme à la cape, tout en sueur et ensanglanté, posséderait le visage de ce Dieu fait Homme dont l'Espagne du Sud, dans ses processions, tente d'expier l'injuste mort.

La figure du torero rejoindrait celle du saint martyr, de ces êtres éminemment choisis qui témoignent de par leur souffrance même et leur terrible fin, de la profondeur de leur foi. Le sang de Pierre aussi souilla l'arène et son sang n'est pas sémantiquement parlant, le même que celui des gladiateurs qui l'ont précédé, enfin pas tout à fait.

Ainsi ne serait-il pas anodin de rappeler que c'est dans les pays où l'on célèbre le dios de la muerte, où l'on figure la vierge pleurant des larmes de sang et de fleurs, où les martyrs se couvrent de rouge et offrent des rictus de souffrance dans leurs représentations ecclésiales que l'on court encore aux corridas. C'est dans ceux où l'on se fouette jusqu'au sang dans la ferveur d'une repentance, que l'on tremble encore d'émotion devant la corne-poignard passée si près du corps gracile.

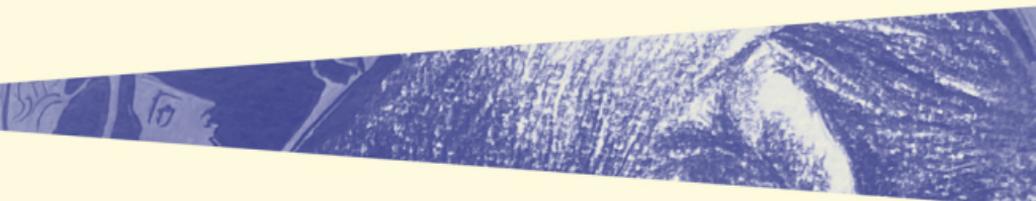
Encore une fois, si l'on accepte ne serait-ce qu'un instant de s'extraire d'une posture de jugement, l'on ne peut prétendre discourir de manière critique sur la corrida en oubliant la possible immolation de ces hommes, parfois tout jeunes, qui, s'ils ont, comme le dit la conscience commune la vie devant eux, ont sur le sable de l'arène plus souvent la mort en ligne de mire.

Il faudrait bien plus que quelques lignes pour évoquer ces figures de Saint-Sébastien au justaucorps déchiré, aux dorures maculées de sang et au sourire d'extase mystique.

Que l'on accepte au moins de considérer que ces images doivent autant à ces peintures pieuses où des corps suppliciés nous promettent le Salut, qu'à la geste sacrificielle des temps reculés. La souffrance de l'animal ne peut passer sous silence le possible sacrifice de l'homme, dans la compréhension de ce phénomène humain qu'est la corrida. Même si seul le torero sans doute, sait intuitivement depuis son plus jeune âge, que son pied ne touchera peut-être plus jamais le sol terreux, il nous faut admettre que ce savoir-là renvoie notre insouciance de vieillard, confortable et doctement médicalisé, à l'expression d'une invraisemblable légèreté métaphysique.

Ces jeunes figures font face, sciemment, au risque d'un Inexorable que nous feignons trop souvent d'oublier. Et ce n'est pas sans une terrible ironie que certains d'entre nous, se divertissent de leur lucidité infinie.

Le torero comme figure d'un possible sacrifié ne cesse de nous



interroger sur le caractère insupportable de cette inversion de rôles qui voient pêle-mêle, fidèles, combattants, oncologues ou aficionados et tant d'autres encore, s'alimenter à une même source : l'enfant, parfois, dans l'atroce candeur de ses souffrances les moins supportables, peut en apprendre à l'homme fait, pourtant ordinairement si fier de l'être. Notre arrogance ne tient pas un instant devant leurs sourires forcés ou leur pleurs trop discrets.

Contraints de nous taire et d'entendre. Et si c'était cela le mystère du temps des... *héraults* ?

LD

ESTEBAN NAVARRO par lui même

Il fut mon élève au collège Marcel Pagnol de Sérignan. Il me confia un jour fréquenter l'école taurine. Il m'a paru important de lui laisser la parole afin non de juger mais de comprendre la motivation d'un être aussi jeune pour le sable de l'arène. Aussi lui ai-je posé cette question :

Que fais-tu à 16 ans à risquer ta vie devant un toro ? Pourquoi tu ne vis pas ta vie d'adolescent comme tous les autres ?

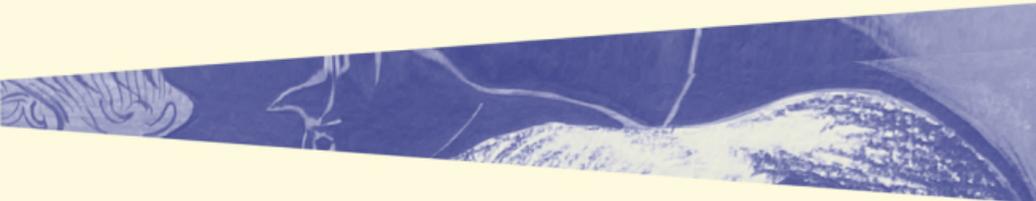
(J'ai choisi de présenter le texte de sa réponse quasiment sans retouche afin de laisser toute sa force à ce remarquable élan de sincérité.)

C'est par exemple après avoir vécu une soirée comme celle du mercredi 26 avril 2023, que pour moi la corrida est devenue une évidence. J'ai vu ce que je voulais être : Jose Antonio Morante Camacho, plus connu sous le nom de Morante de la Puebla, dit le Génie de la Puebla del Rio, coupa à « Ligerito », un toro de Domingo Hernandez, deux oreilles et la queue, dans le temple de la tauromachie la Real Maestranza de Caballería de Séville. L'exploit n'avait pas été réalisé depuis Ruiz Miguel en 1971 qui coupa à un toro de Miura, « Gallero » le trophée maximum.

Depuis mon ordinateur ce mercredi-là, j'ai vu Morante accueillant avec envie le 1er toro de la course (course qui en comporte 6). Le toro ne lui offrit pas la possibilité de couper un seul trophée, à ce moment-là tous les aficionados ou simples touristes présent dans l'arène, les commentateurs, Morante et toutes les personnes qui suivaient la corrida depuis chez eux, donc moi aussi par extension, comprîmes, avec un certain désespoir, que la Puerta del Principe (la grande porte de la Plaza de toros de Séville) ne serait pas ouverte par Morante de la Puebla ce soir-là. Puisque à Séville la condition pour sortir par la Grande porte est de couper trois trophées, oreille ou queue, durant la corrida (corrida où chaque torero toréait deux toros). Mais puisque cela faisait 52 ans qu'aucune queue n'avait été coupée dans cette arène, personne ne pensait que nous allions assister quelques instants plus tard à l'exploit qui rompu ces 52 années d'attente.

Les deux toros suivants furent torés avec beaucoup de qualité de la part de Diego Urdiales, et Juan Ortega qui montra à Séville sa toreria (tauromachie) au capote (1er cape, rose, que le torero utilise pour fixer, analyser et placer le toro, avant de le toréer à la muleta, la muleta est la cape rouge utilisée pendant la faena, la faena est le cœur de l'œuvre que peint le torero avec le toro, durant la faena le torero est seul sur la piste de l'arène et construit son œuvre avec plusieurs passes, elle dure à peut près 10 minutes.) d'une rare pureté et d'une très grande technique. Mais aucun des deux ne coupèrent de trophée sur ses toros ainsi que sur leur second toro respectif. Mais, au 4eme toro de la soirée, dès la 1ère passe à la cape de Morante, une passe extrêmement artistique qu'il répéta deux fois, tous les spectateurs tombèrent sous le charme de la toreria du génie de la Puebla del Rio. Il continua par une série de Veronique (passe de base au capote) magistrale qui fit sonner la musique dans la Maestranza (la musique ne retentit généralement seulement durant la faena si la toreria à la muleta du torero le mérite, le fait qu'elle soit jouée à ce moment-là témoigne de l'émotion et de la perfection de cette série.).

Après que le toro fut piqué Morante de la Puebla se lança dans un quite (série au capote que le torero, ou celui devant toréer après lui, peut faire s'il le souhaite entre le tiers du picador et celui des banderilles.) par Tafallera (passe au capote se terminant par le haut contrairement à toutes les autres passes au capote) qui mit tout le monde d'accord. Diego Urdiales devant toréer juste après enchaîna avec un quite par Veronique dont l'émotion ne parvint pas jusqu'au gradin de la Maestranza, Morante voulant asseoir son statut de chef de lidia (torero ayant le plus d'expérience, torero qui a pris l'Alternative en 1er des toreros de la corrida, l'Alternative est le moment où le novillero devient torero, c'est sa 1ère corrida.) répondit par un 3eme quite exceptionnel par sa présence, construit avec de magnifique Gaonera (passe au capote inventée par le torero mexicain Gaona, un torero du début du XIXème siècle, période du toreo, le toreo est la manière de toréer, classique dont Morante de la Puebla s'inspire beaucoup dans ses costumes et dans sa toreria. De très grands toreros sont de cette période comme le très important el Gallo ou même le légendaire Manolete) qui leva tous les spectateurs présents dans la Maestranza ce jour-là. A ce moment-là, l'œuvre de Morante de la Puebla avec « Ligerito » était déjà extraordinaire mais le génie de la Puebla del Rio ne s'est pas contenté d'avoir conquis Séville au capote. A la muleta il construisit une faena d'intensité, qui fit rugir Séville à chaque passe et retentir la musique dans la Maestranza. Pour conclure l'œuvre qui est déjà surnommée « la meilleure faena de l'histoire » par certain média taurin, Jose Antonio Morante Camacho se prépara, dans un silence presque parfait, à administrer au très noble toro de Domingo Hernandez une estocade (coup d'épée fatal au toro) qui fut parfaitement placée. Mais le génie de la Puebla del Rio ne s'arrêta toujours pas là, il donna au public deux dernières naturels (passe faite à la muleta, de la main gauche, la naturel est la passe qui est le plus technique, donc dit comme la passe des grands toreros.) et sans bouger de là où il avait donné la dernière naturel à « Ligerito » il mit la muleta sous son bras et le laissa tomber en lui tournant le dos sous les applaudissements du public de la Real Maestranza de Caballería de Séville.



Le public se mit à réclamer les trophées pour Morante de la Puebla, le président de la corrida lui donna d'un seul coup les deux oreilles ,incontestables, du toro, mais les mouchoirs blancs agités par le public pour demander le trophée maximum ne cessèrent pas. Le président se levant de son balcon pour saluer le torero comme après chaque toro, brandit le troisième mouchoir blanc qui signifiait que Morante venait d'obtenir la queue du 4ème toro de la course. Et donc il sortira a hombro (sur les épaules de quelqu'un) par la Puerta del Principe pour la deuxième fois de sa carrière de torero, au bout de 26 ans d'alternative. Le très formidable toro fut primé d'un tour de piste posthume sous les applaudissements du public de Séville. A la fin de la corrida Morante sortit donc par la Grande porte du temple de la tauromachie sous les « TORERO ! TORERO ! » des aficionados qui l'amènèrent jusqu'à son hôtel, comme ils faisaient pour les toreros au début du XIXème siècle, période que Jose Antonio admire tellement et qu'il perpétue par sa toreria et ses magnifiques costumes, comme celui de ce mercredi presque identique à l'un des costumes du légendaire el Gallo.

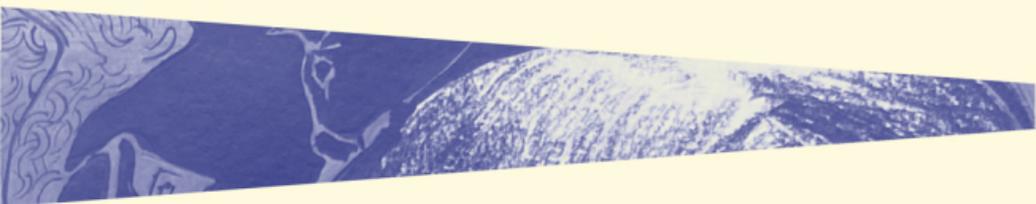
Comme je vous l 'expliquais précédemment, ce mercredi 26 avril je vis ce que je voulais être, puisque oui, aussi étonnant que cela puisse paraître, un jeune homme de 16 ans, dans notre monde actuel veut devenir torero. Devenir Torero n'est pas une folie qui m'as pris il y a quelques jours ou même quelques mois. Non, pour moi devenir torero est un rêve plus lointain.

Lorsque j'avais encore seulement 4 ans je vivais près d'Arcachon chez ma mère, et durant toutes les vacances scolaires je venais chez mon père à Béziers. Mes vacances préférées étaient celles d'été, puisque toute l'année je n'attendais qu'une seule chose avec une impatience inhabituelle pour mon jeune âge. Aller à la corrida avec mon Papi et mon cousin. Ces souvenirs que m'ont offerts mon cousin et mon grand-père sont gravés à jamais dans ma mémoire, et je pense qu'il renforce mon souhait d'être torero. Mais la corrida n'est pas dans ma vie seulement quelques souvenirs, non, pour moi la corrida est le fil conducteur de ma vie, tout tourne autour. Et depuis que je suis tout petit !

Je me souviens j'avais quelques années, sans doute 4 ou 5 ans, et dans la cour de mon école j'enlevai mon blouson malgré le froid de l'hiver arcachonnais pour jouer « au taureau » avec mes amis. Ma technique était à revoir sans doute, mais ma passion, elle, était déjà bien là. Même mon professeur, Maître Charles l'avait compris, il n'y avait rien à faire contre ça, j'étais déjà contaminé, je suis un aficionado ! Un jour de rentrée il me ramena même mon tout premier livre sur la corrida, je l'ai encore, je le garde comme un trésor, une pièce de musée. Peut-être parce qu'il est le premier, ou parce que c'est un souvenir de ce professeur que je n'ai jamais revu depuis mes 6 ans et dont le visage reste gravé dans ma mémoire.

Ce livre est le premier d'une longue série d'autres livres que j'ai lu sur la corrida. A vrai dire tous les livres que je lisais de mon plein gré furent des livres de tauromachie.

Des mémoires de Jean batiste Jalabert à travers : Juan Bautista, Par lui-même à l'explication théorique du toreo originel dans



Comprendre la corrida de André Viard, en passant par les histoires de toreros de légende, tel que le regretté Ivan Fandino parti beaucoup trop tôt dans les arènes de Aire-sur-l'Adour, et l'impressionnant Richard Milian rempli d'un courage incommensurable. Ainsi que le souvenir de Simons Casas, de la corrida qui marquera l'histoire des arènes de Nîmes où José Tomas donna une leçon de toreo, seul face au six toros de la course, il coupa 11 oreilles, 1 queue, et épargna la vie d' « Ingrato » de la ganaderia Parlade. Cette culture taurine littéraire enrichie ma culture artistique en rapport avec le Toro de combat.

Aujourd'hui, contrairement à il y a quelque mois, je ne vois plus la corrida sous l'angle d'un seul torero, c'est même pour ça que je remets mon introduction en question. Le triomphe de Morante n'est pas tout ce que je veux être, mais en est plutôt qu'une facette. Chaque torero est qui il est, car il s'est inspiré d'autres toreros, mais on ne peut être un artiste seulement en copiant un autre. Roca Rey est qui il est, meilleur torero actuel en terme de résultat, car il a eu comme modèle Miguel Angel Pererra, José tomas, Manolete et Castella, tous ont eux même d'autres inspirations, que ce soit « el Gallo », Francisco « Paquiro » Montes, « el Cordobes », « Gallito », Juan José Padilla, et eux aussi ont sans doute eu des modèles, jusqu'aux fondateurs de la tauromachie originel. Bien que je ne sois pas encore torero, j'ai énormément d'inspirations, qui me permettent d'imaginer ma tauromachie rêvée.

Ma tauromachie de rêve s'inspire du courage et de la quiétude du Maestro José Tomas, de la bravoure de Roca Rey, de la grâce et l'élégance de Morante, du rythme et l'allure de biterrois Sebastian Castella, et encore beaucoup de qualités d'autres toreros comme la domination de Christian Parejo et surtout sa simplicité. Voilà comment, pour moi, se construit la toreria d'un grand torero.

Pour atteindre cette toreria rêvée, il faut l'apprendre, pour ça il faut de la rigueur dans les apprentissages techniques et aussi dans les exercices physiques puisque toréer est extrêmement physique. Mais il reste primordial en plus des entraînements, d'avoir une afición solide, c'est pour cela que pour moi, certes je ne suis rentré à l'école taurine qu'en 2018, mais mon entraînement pour devenir torero a commencé dès le jour où je suis tombé dans l'afición, lorsque j'ai vu ma première corrida. Pour moi être torero est donc une évidence et j'espère arriver à mettre en pratique grâce à la technique ce que j'apprends grâce à l'afición.

L'art en lien avec la tauromachie ne réside pas que dans la peinture ou la littérature ou même la corrida elle-même, sinon les moments me permettant de vivre en lien avec ma passion ne seraient pas vraiment accessible dans la vie de tous les jours, et la corrida ne serait pas comme je les dis plutôt le fil conducteur de ma vie, autrement que dans mes pensées. La musique que je peux écouter, presque tout le temps, me permet aussi de vivre la tauromachie, un certain pasodoble va me faire penser à une certaine faena, et un autre à une autre, certaines musiques vont me faire penser même à un torero précis.

Enrique Ponce grand Maestro des années 2000 me fera toujours penser à la musique d'Opera qui a résonné le jour où il gracia un toro lors de la corrida Picassienne et inversement cette musique d'Opera me fera toujours penser à cette faena

magistrale de Ponce. L'Ave Maria me rappellera quant à lui toujours le même souvenir. Cette après-midi de septembre 2019 où Juan Bautista mit fin à sa carrière face à un dernier toro de Vagahermosa « Ingenioso ». A eux deux ils firent vibrer les pierres des arènes romaines d'Arles accompagné de l'Ave maria, il rendit la vie au meilleur toro que je n'ai jamais vu.

Je pense que c'est aussi ma sensibilité à ces formes d'art en rapport à la corrida qui me permettent de la voir à travers sa beauté et sa tragédie intemporelle. Cette vision que j'ai de la corrida est je pense une des raisons pour laquelle je suis prêt à donner ma vie pour cet art. La beauté du geste dans le sacrifice, et même dans la passe me font vivre des émotions que je ne vis nulle part ailleurs. C'est donc grâce à tous ces souvenirs, toute cette histoire, ancrée dans ma tête, que le toro est dans ma vie et me permet de me sentir plus heureux que jamais.

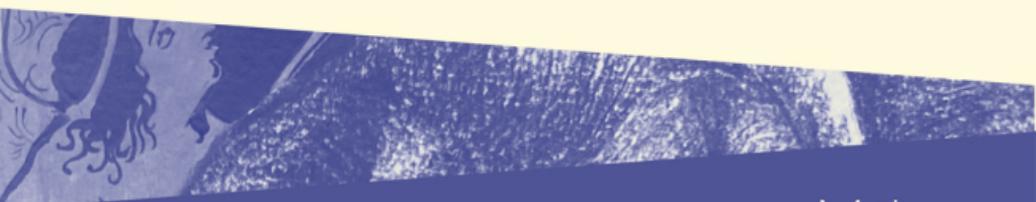
Mais la différence entre un aficionado et un torero, ou en tout cas à mon niveau un apprentis torero, est que l'un profite seulement de la beauté de ce combat, et que l'autre le vit pleinement, le ressent dans ses tripes et surtout se joue la vie. Ma passion est l'une des choses qui me motive mais pour donner sa vie à cet animal il faut bien plus que de la passion. Jose Tomas disait que lorsqu'il toréait il laissait son être à l'hôtel, lorsqu'il rentre dans l'arène la mort et la vie n'importe plus. C'est difficile de savoir ce que notre subconscient nous fait être, mais je pense, et je veux, avoir la même mentalité. Pour cet animal, je me sens capable de donner ma vie à chaque corrida. Cela est difficile à comprendre pour ma famille, mais je ne me vois pas mourir autrement. Je ne me sens jamais autant vivant que lorsque je toréais alors c'est en étant le plus vivant possible que je souhaite mourir.

Mourir ne me fait pas peur si c'est face à un toro, alors qu'autrement, dans la vie on peut dire que je crains la mort. Cela est difficile à expliquer mais surtout difficile à comprendre. Je pourrais comparer ça à l'amour, j'aime tellement ce que m'offre le toro et ce qu'il peut m'offrir, que je suis prêt à tout lui donner même ma vie. Le public doit aussi jouer dans mon subconscient, tel un comédien qui vit grâce à son public, le torero est un homme du peuple avant tout, et qui est là grâce au peuple. Je pense donc que c'est cette amour que j'ai pour le toro et cette amour que j'ai pour le public qui me donne l'envie et la dévotion de me jouer la vie.

L'acte de tuer, lui, n'est pas anodin, surtout à 16 ans. Vouloir tuer un animal peut intriguer grandement. Mais je ne vois pas la corrida du point de vue de la mort, mais d'un art qui me fait me sentir plus vivant que jamais. Alors non, l'acte que je ferai lorsque je tuerai ne sera pas celui de tuer un animal, mais sera celui de finaliser une œuvre dans laquelle j'aurais mis mes sentiments, ma sensibilité, et ma vision de la toreria.

Alors, pourquoi tant de sacrifice à cet âge ? Pourquoi risquer la mort pour une simple passion ? Ma réponse est donc précisément, que cela n'est pas une simple passion mais plutôt ce qui me définit tout entier.

Cela ne justifiera pas cet acte auprès de tout le monde, mais moi, c'est ce qui me motive, et me fait vivre, car, oui, je ne suis jamais autant vivant que lorsque je suis devant un toro.



Par Tristan Poulain
Professeur d'histoire

Mithra, le culte et le taureau

Cet article doit beaucoup sinon tout au catalogue de l'exposition *Le mystère Mithra*, plongée au cœur d'un culte romain qui s'est tenue en Belgique, à Toulouse et à Francfort en 2022 et 2023 ainsi qu'aux conseils précieux de Jean Brodeur, archéologue à l'INRAP d'Angers. Qu'il en soit ici remercié.

Mithra est un dieu d'origine indo-iranienne. Son nom signifie "ami", "contrat". C'est un dieu bienveillant qui veille à l'ordre du monde. Le premier texte qui mentionne cette divinité est un traité conclu vers 1380 av. J.-C. entre des rois orientaux d'Asie Mineure et de Mésopotamie. Lié à la lumière, Mithra est le protecteur aussi bien des troupeaux que des soldats. Chez les Perses, au VI^{ème} siècle av. J. -C., il est vénéré de manière officielle, en tant que divinité tutélaire du souverain.

Au premier siècle av. J.-C., le culte de Mithra fait son apparition dans le monde romain. Quelles en sont alors les caractéristiques ? Si nous avons peu de connaissances sur la transition entre le dieu iranien et la divinité romaine, faute de textes surtout, l'archéologie nous renseigne cependant sur les pratiques et l'expansion de ce culte dans l'Empire romain.

Culte

Pour les Romains, le mithriacisme repose sur une conception mythique de l'histoire de l'univers. A l'origine, un dieu, Saturne, sort du chaos. Puis il désigne un successeur, Jupiter, à qui il remet l'insigne du pouvoir absolu : la foudre. Pour combattre le mal, présenté sous la forme d'une sécheresse qui détruit la vie, naît Mithra, qui surgit d'un rocher tenant une torche et un glaive. C'est à lui d'assurer la survie du monde en luttant contre les esprits mauvais et en le sauvant de la sécheresse, de la soif et de la mort des troupeaux. Ce dieu pétrogène va en effet procurer l'eau en faisant miraculeusement jaillir une source d'une paroi rocheuse.

Puis, il se met à la poursuite du taureau, incarnation du mal, dont le sacrifice redonnera au monde la force vitale. Il capture la bête, la maîtrise et l'égorge dans une caverne, comme il en a reçu l'ordre du Soleil, par l'intermédiaire d'un corbeau messenger. Le sang qui jaillit de la blessure est le principe vital qui va permettre la régénération du monde. Cet épisode, au cœur du culte, est le moment le plus important et la partie la plus représentée (mais non rejouée). Il se nomme la tauroctonie.

La victoire sur l'animal est célébrée par un grand banquet réunissant le Soleil et Mithra. Ce dernier, devenu Sol Invictus, Soleil à la fois vaincu et invincible, monte vers le ciel en char solaire. Le mythe semble alors faire apparaître la prédominance de Mithra sur le Soleil.

Le mithréum

Le culte de Mithra est intimement lié au sanctuaire où se retrouvent les adeptes : le mithréum. De taille restreinte, pouvant contenir une trentaine d'adeptes environ, il représente, fidèle à la tauroctonie, une grotte et est situé dans des maisons privées, des dépendances, souvent à proximité de casernes.

Ces temples présentent des caractéristiques communes : pièce d'accès pour revêtir les habits rituels, salle cultuelle en contrebas avec des banquettes en maçonnerie placées le long des murs, stèle avec Mithra sacrifiant le taureau, niche avec statue au fond de la

pièce et plafond voûté qui symbolise le ciel étoilé et les planètes.

Le rituel qui se déroule dans le mithréum comprend un premier temps d'instruction, puis un repas qui commémore et réactualise le banquet de Mithra et du Soleil. Il est probable que la cérémonie comporte des sacrifices d'animaux (mais pas nécessairement de taureau !), et que l'eau et le feu y jouent un rôle important.

Religion du Salut, religion à mystères

Mithra est un dieu sauveur, tant sur le plan matériel que spirituel, et son geste d'immolation du taureau a une dimension cosmique. De plus, son culte, en arrivant en Occident, devient une religion à mystères. Lors de son initiation, le néophyte (futur adepte), passant de l'obscurité à la lumière, meurt symboliquement, puis renaît à une vie autre. Les rites initiatiques exigent courage et endurance physique. La doctrine reste cependant obscure sur bien des points. On ne peut avoir de certitude sur ce qui était révélé à l'initié à l'issue de ces épreuves, ni sur ce qu'il lui était permis d'espérer pour une vie dans l'au-delà.

Diffusion

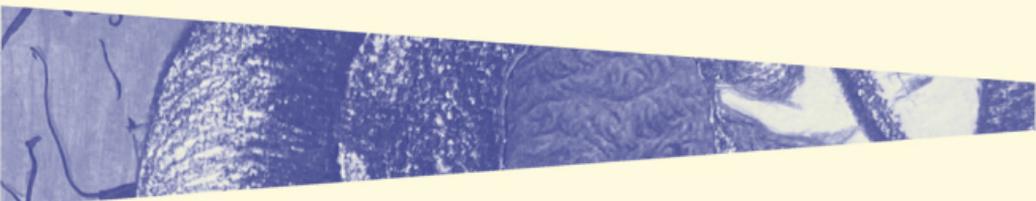
Il est difficile de dire avec précision comment le culte de Mithra est arrivé en Italie. La première attestation de sa présence à Rome remonte au I^{er} siècle de notre ère. Le roi parthe, Tiridate, de passage dans la capitale, aurait, selon Pline l'Ancien, initié Néron au "repas des mages", et l'aurait honoré du nom de Mithra. Avant la fin du I^{er} siècle, on ne connaît aucun sanctuaire dédié à Mithra. On n'a, par exemple, retrouvé aucune trace de ce culte à Pompéi, enfouie sous les cendres en 79. Le mithriacisme va avoir une influence grandissante après 150, avec une période d'expansion maximale au milieu du III^{ème} siècle. Les mithréums se multiplient alors dans tout l'empire jusqu'au IV^{ème} siècle.

Une religion de soldats ?

Les soldats romains engagés dans des conflits en Orient sont en contact avec le culte mithriaque, particulièrement au II^{ème} siècle. Ils en ont répandu les croyances au gré de leurs affectations et de leurs cantonnements successifs : l'ère géographique de propagation du culte est donc très importante. Les archéologues ont en effet retrouvé un grand nombre de mithréums sur le limes, c'est-à-dire aux limites de l'Empire où de nombreuses légions veillent sur les frontières, comme par exemple sur le Rhin et le Danube, dans les ports, ou aux carrefours des voies de circulation. Outre les soldats, d'autres catégories sociales sont gagnées par ce culte : des esclaves, des affranchis, mais aussi des commerçants et des étrangers d'origine orientale. Cette extension reste cependant limitée géographiquement (le monde rural n'est pas gagné au mithriacisme) et socialement puisque les femmes ne sont pas admises à ce culte viril.

Points de vue romains

Si le mithriacisme n'est pas reconnu comme religion officielle à Rome, il va peu à peu se diffuser dans les sphères proches du pouvoir et bénéficier de la bienveillance des gouvernants ; jamais il ne suscitera de réaction négative chez les dirigeants romains. L'empereur Commode, qui règne de 180 à 192, est sans doute initié aux mystères, mais à titre privé. Ses successeurs, de Septime



Sévère à Geta, se montrent également favorables à cette religion. Cependant, même si le mithriacisme bénéficie de l'intérêt de la maison impériale, il ne devient pas un culte public en tant que tel. Il faut attendre le tout début du IV^{ème} siècle, pour que Dioclétien attribue à Mithra le nom de « Protecteur de l'Empire », s'assurant ainsi la fidélité des légions.

Les raisons du succès

Le mithriacisme prône des vertus qui correspondent à des valeurs romaines. La fides, ou loyauté, le courage physique manifesté lors des épreuves initiatiques et le sens de la discipline au sein d'une stricte hiérarchie trouvent des échos dans l'armée. Ces éléments permettent de comprendre pourquoi le culte n'a fait l'objet d'aucune forme de rejet : il ne remet en cause ni l'ordre établi, ni la structure de la société romaine. Plus encore, les divinités du panthéon romain y sont intégrées : les légendes gréco-romaines concernant Saturne et Jupiter ainsi que les représentations d'Apollon comme dieu solaire s'insèrent à merveille dans le mythe de Mithra.

Finalement, c'est avec l'édit de Théodose (391-392), qui interdit les anciennes religions polythéistes et fait du Christianisme la religion officielle de l'Empire, que la pratique du culte de Mithra disparaît peu à peu. La destruction volontaire de ses sanctuaires et de ses représentations montre que le Christianisme, en lutte contre le paganisme, veut éradiquer le culte de Mithra.

Ce que Mithra doit à l'archéologie : l'exemple angevin

De nombreux mithréums ont été retrouvés au sein de l'ancien Empire romain, mais il est un site récemment découvert et extrêmement complet, qui offre une synthèse parfaite de ce que l'on sait sur Mithra tout en apportant des éléments nouveaux. C'est à Angers, Maine-et-Loire.

En 2010, à l'occasion de fouilles préventives dans le cadre d'un projet immobilier dans le centre-ville d'Angers, une équipe de l'INRAP (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives) met au jour un mithréum. Le bâtiment est installé à la périphérie de la ville antique. Les premières traces du culte apparaissent à la fin du II^{ème} siècle pour y subsister jusqu'au début du V^{ème} siècle. La datation du site est permise par le mobilier trouvé sur place (gobelets, inscriptions votives, lampes, lustres, sculptures et autres dépôts céramiques associés à des reliefs de repas – des assiettes brisées donc).

Le bâtiment se compose de deux parties, la pièce principale (la grotte ou speleum) de 10x6m environ et le vestibule de 4x3m. La disposition des lieux est commune aux autres mithréums trouvés dans le monde romain : un escalier permet de descendre du vestibule vers le speleum composé de banquettes latérales et d'un podium. Au bout de chaque banquette, des socles destinés aux statues des dadophores (porteurs de torches) que sont Cautopatès (dont la tête est également retrouvée) et Cautès, deux personnages récurrents du culte de Mithra. C'est sur le podium que la tauroctonie, en haut-relief et ronde-bosse, prend place : le dieu y apparaît vêtu d'un pantalon perse. D'autres représentations divines, sous forme de statuettes, sont présentes, notamment celles

de Mercure et de Bacchus.

Dans cette pièce, la pratique du banquet, rite principal de la liturgie, est attestée. L'étroitesse des banquettes indique la position assise que l'on rencontre dans de nombreuses représentations des III^{ème} et IV^{ème} siècles. Les mets sont préparés avec les animaux sacrifiés. Le pain, l'eau et le vin accompagnent les repas, comme le prouvent les tessons d'amphorettes ou les traces rayonnantes au fond des plats retrouvés (signe de découpe en parts). Deux bouilloires à anse (pour faire chauffer l'eau ou le vin) sont aussi présentes, tout comme des cruches, des gobelets ou plusieurs marmites tripodes destinées à faire mijoter les aliments, ainsi que des amphores à huile ou à salaison. En majorité, ce sont des coqs ou des poulets qui sont consommés mais aussi des porcs ou des sangliers. Point de traces de taureau en revanche...

Un vase zoomorphe en forme de cerf (symbole de renouveau) suggère un rite avec de l'eau qui précédait l'hommage rendu à Mithra. Cet objet est d'ailleurs absolument unique dans tous les sites de fouilles : nulle part on n'en retrouve l'équivalent, ce qui donne d'autant plus d'importance au site angevin.

Les adeptes déposaient des ex-voto (inscriptions sur marbre, calcaire ou céramique) et des monnaies (750 trouvées) en l'honneur de Mithra. Ces objets nous renseignent sur la fréquentation votive du lieu avec un pic entre 330 et 348 (au vu des dates d'émission) mais aussi sur la possible profession des dévots puisque certaines pièces, peu communes, furent distribuées comme récompenses exceptionnelles aux soldats de l'Empire ou réservées au paiement de la solde militaire. De même, une hache d'arme, des pointes de flèches et des anneaux constitutifs d'une cotte de maille attestent, là encore, d'un public essentiellement militaire. Cependant, deux fibules cruciformes en bronze, caractéristiques des fonctionnaires impériaux civils des IV^{ème} et V^{ème} siècles, témoignent d'une diversité sociale plus grande.

Enfin, la proximité d'une nécropole chrétienne depuis le II^{ème} siècle montre bien la coexistence des deux religions, même quelques années après l'édit de Théodose (392). De ce fait, le site d'Angers est l'un des plus tardifs du monde romain, mais le martelage volontaire de la tauroctonie tend à faire penser qu'au début du V^{ème} siècle, la communauté chrétienne a voulu se débarrasser définitivement d'un culte rival. Ainsi, jusque dans sa destruction, le site d'Angers nous renseigne pleinement, grâce à la science archéologique, sur ce culte multimillénaire dans lequel le taureau, toujours représenté, jamais sacrifié, occupe une place centrale.

Que reste-il, aujourd'hui, de l'image du taureau, symbole du mal dans le mythe mithriaque ?

Bien sûr, l'animal trouve sa place, forte, dans certaines œuvres de Picasso (*Tête de taureau*, 1942 et *Guernica*, 1937, par exemple). C'est aussi l'image fière et virile d'un pays, l'Espagne, utilisée par Almodovar (*Hable con ella*, 2002), que l'on aperçoit aussi sur la route d'Agde en quittant Béziers. C'est, enfin, un synonyme de force qui s'exprime et se dompte, c'est selon, dans le cadre de la tauromachie et des arènes.



Echo se prétend une revue exclusive. Exclusive mais gratuite.

Il s'agit en effet pour nous d'inviter témoignages et analyses à résonner / raisonner face à une œuvre originale en lien avec une thématique d'actualité. Les cent exemplaires numérotés de ce premier numéro intitulé Taureau(x) seront distribués au hasard des rencontres et des complicités durant l'édition 2023 de la fêria de Béziers. Notre rêve est de soumettre des textes savants et des confessions brutes dans une démarche opposée à celle des réseaux sociaux : aucune de ces publications n'aura jamais la prétention d'exprimer une vérité, et surtout pas d'opinion, mais simplement de vous fournir des éléments que nous espérons propices à vos réflexions toutes personnelles.

Jérôme Vaspard, rédacteur en chef
(et toute L'équipe d'Hamadryades.)

N°:



HAMADRYADES
EDITER
EXPOSER
ECHANGER

Retrouver l'intégralité
des textes sur
www.hamadryades.org